

# Perrault

*Contes illustrés par*

# Doré

*Préface*

Marc Fumaroli  
de l'Académie française

*Présentation*

Jean-Marc Chatelain  
Directeur de la Réserve des livres rares

(BnF Éditions)

## Préface

---

### Les Contes de Perrault et leur sens second : l'éloge de la modernité du siècle de Louis le Grand

---

J'ai longtemps pensé que la lecture naïve des *Contes de Perrault*, à l'intention des enfants, était la seule souhaitable. Avec les *Fables de La Fontaine*, c'était la plus délicieuse des lectures dans notre propre enfance, malgré les frissons que les unes et les autres nous faisaient souvent ressentir. Il n'y avait aucune raison de priver les nouvelles générations de ces « miracles de culture » qui avaient toutes les apparences d'improvisations naturelles. J'imagine que Disney et les jeux vidéo ont maintenant délogé Ésope et ma Mère l'Oye.

Le seul inconvénient du monopole enfantin longtemps réservé aux *Contes*, c'est le sort auquel il vouait le texte de Perrault : lu le plus souvent dans des versions réécrites et réduites « à la portée des enfants ». On se demande parfois si les tranche-montagnes de la Nouvelle Critique ont tenu compte de ce caviardage pavé de bonnes intentions, tant leurs lectures savantes furent peu soucieuses du détail, du « petit fait vrai » dont sont féconds les beaux et grands textes tels que ceux de Perrault.

Les *Contes* ont été écrits au moins autant pour un public adulte, et surtout le public féminin lettré, que pour un public enfantin, la « jivarisation » dont ils ont été si souvent la victime pour « convenir » à l'enfance, a empêché de les lire attentivement, dans leur texte intégral, destiné à un public littéraire apte à déchiffrer les sens seconds.

Cela n'a pas retenu les doctes du siècle dernier – folkloristes et psychanalystes – de coucher les *Contes* sur le lit de Procuste de leurs systèmes, avec un effet supplémentaire de schématisation et de réduction. Plus en veine de théorie que de lecture attentive, ces doctes modernes ont souvent pris pour cobaye les *Contes de ma Mère l'Oye* ou *Histoires et contes du temps passé*, publiés par Charles Perrault en 1697, sous le nom de son fils, Pierre Darmancour. De surcroît, peu en veine de chronologie, nos nouveaux critiques ont voulu ignorer la coïncidence entre cette publication de *Contes* se déclarant populaires et celle du dernier volume du *Parallèle des Anciens et des Modernes* (1688-1697), l'ouvrage où Perrault a défendu fort peu populairement, et dans tous les domaines du savoir, du savoir vivre et du savoir faire, la supériorité des Modernes sur les Anciens. Même aveuglement, chez ces doctes, envers la vive querelle qui venait d'opposer à Boileau et à sa satire *Contre les femmes* un infatigable Perrault, auteur, à quelque temps de là, d'une *Apologie des femmes*. Les fanatiques de « culture populaire » se dispensaient de voir et de montrer dans les *Contes* un chef-d'œuvre de culture féminine et moderne, apte à faire valoir plaisamment, auprès d'un nouveau public, aux dépens des Anciens et en marge du *Parallèle des Anciens et des Modernes*,

## Préface

les progrès et les mérites sans précédent, tant moraux que matériels, du règne de Louis XIV, secondé par Colbert et par Perrault lui-même jusqu'en 1683.

L'apologie déployée dans le *Parallèle*, sous forme de dialogue entre gens de bonne compagnie, la politesse avec laquelle les interlocuteurs du dialogue échangent leurs arguments, montrent à quel point Perrault était soucieux d'orner et de rendre civil sur plusieurs registres le débat à ses yeux capital et qu'il avait inauguré, avec une provocation piquante, par le poème *Le Siècle de Louis le Grand* prononcé devant l'Académie française en août 1687, dix ans avant les *Contes*. Le registre des *Contes*, où il faisait se rejoindre des schèmes narratifs et naïfs surgis – ou qu'on pouvait croire surgis – de la nuit des temps, à la forme galante, moderne et mondaine la plus artiste et piquante qui soit, reprenait les mêmes thèmes apologétiques de la modernité Louis XIV, mais cette fois à l'adresse d'un public enchanté et unanime. L'un des trois interlocuteurs du *Parallèle* (t. II, 1692), le Chevalier, fringant partisan de la modernité, avait prophétisé avec cinq ans d'avance le recours décisif de Perrault, avocat des Modernes, aux contes de fées : « Ces chimères ont le don de plaire à toutes sortes d'esprits, aux grands génies comme au menu peuple, aux vieillards comme aux enfants; bien maniées elles amusent et endorment les raisons quoique contraires à cette même raison, et la charment davantage que toute la vraisemblance imaginable. »

Dans sa préface des *Contes en vers* de 1694, Perrault fait observer que les contes de fées français suscitent la même *suspension of disbelief* que la fable gréco-romaine; comme celle-ci, ils ont eu des débuts grossiers et barbares avant d'enchanter les lecteurs d'Ovide et d'Apulée; les fées françaises avaient été d'aussi vulgaires sorcières que les antiques Gorgones avant d'évoluer en muses gracieuses. Mais il faisait remarquer combien la fable antique était moralement impure, alors que les contes modernes et chrétiens étaient plus édifiants. Ils étaient aussi les miroirs d'une société et de mœurs plus raffinées.

Perrault ne s'en est pas tenu, comme il l'annonce dans sa préface de 1696 au recueil des *Contes en vers*, à faire entrer une morale « plus agréablement dans l'esprit et d'une manière qui divertît et instruisît tout ensemble », jetant des semences « qui ne produisent d'abord que des mouvements de joie et de tristesse, mais dont il ne manque guère d'éclorre de bonnes inclinations ». Cet allégorisme moral s'accompagne, surtout dans les huit *Contes en prose* publiés l'année suivante, d'un allégorisme historique : sans prétendre offrir une image utopique du règne de Louis XIV, ses « histoires du temps passé déploient, d'aperçu en aperçu, les grands progrès spirituels et matériels dont le roi et son administration ont pourvu le royaume contemporain. Arrachée à la barbarie, à l'immobilité, à la brutalité, la France chrétienne et moderne a été portée par son roi à un degré de civilisation supérieur aux grands siècles antiques et à la Renaissance italienne elle-même.

On n'a sans doute pas assez discerné la structure allégorique des *Contes*, structure qui leur permet de se dédoubler en un sens littéral de pure délectation

## Préface

narrative et en un sens second, sourdement polémique et apologétique, dans l'exacte continuité du *Siècle*, du *Parallèle*, de l'*Apologie des femmes* qui louent ouvertement les lumières des Modernes et du « siècle de Louis le Grand » et blâment, ou même tournent en dérision, l'aveuglement politique et l'immobilisme littéraire des Anciens.

On peut encore préférer la lecture naïve des *Contes*. Cependant, cette naïveté, en dernière analyse, n'était-elle pas un leurre déjà au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle, où les lecteurs, les Modernes d'alors, du recueil de Perrault n'avaient besoin d'aucune exégèse pour comprendre et goûter le sens second et la signification voilée de ces récits naïfs en effet, mais savamment brodés en français de Cour sur un canevas primitif, enfantin et mimant un français d'autrefois ?

Les lecteurs contemporains de Perrault avaient l'évidence de leur côté : il ne pouvait leur échapper que l'ancienneté des canevas des *Contes*, et le monde primitif où se déroulaient plusieurs d'entre eux, avec ogres, fées carabosses, loups, forêts impénétrables, magie, forme un chiasme surprenant avec la modernité du monde où se déployaient certains autres *Contes*, les châteaux de la Loire et même souvent Versailles, la prospérité agricole, l'économie d'un grand luxe parisien et royal, l'autorité conquise par les femmes sur le beau langage français et la vie de société de la Ville et de la Cour, bref ce saut de qualité de la barbarie à la civilisation, correspondaient sous une forme humoristique et surprenante à la vision du progrès dont la France de Richelieu et de Louis xvi avait pris la tête, et à l'apologie du régime politique qui avait, en une génération, rendu aux Français l'ordre, la fierté et les grandes espérances. Allant plus loin dans les *Contes* qu'il ne l'avait fait dans le poème du *Siècle de Louis le Grand* et le dialogue du *Parallèle*, Perrault y créait la mythologie et la légende de cette modernité, allant jusqu'à esquisser et amorcer, dans *Le Chat botté*, et surtout dans *Riquet à la houppe*, une poétique et une psychologie modernes de l'amour, dont Fénelon sera le meilleur et le plus proche rival dans *Les Aventures de Télémaque*, et Marivaux, romancier et auteur dramatique, sera le plus fidèle et profond interprète, dans la génération suivante.

Si les lecteurs des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, plongés dans le très encyclopédique débat des Anciens et des Modernes, en rapportaient sans effort les clefs de l'allégorisme des *Contes*, il n'en est pas de même des lecteurs d'aujourd'hui, qui ne disposent pas de l'humus sur lequel pouvait compter Perrault pour être pleinement compris. Une lecture naïve dans ces conditions risquerait de n'être qu'une lecture niaise. La saveur des *Contes*, qui reste intacte, est inséparable de leur sens, voire de leur référence historique, dont nous sommes tentés d'oublier la prégnance originelle et originale. Il nous faut retrouver l'enthousiasme et l'euphorie qui poignait Charles Perrault, collaborateur de premier ordre à l'édification de la moderne monarchie administrative de Louis le Grand. Il nous faut goûter le tact avec lequel le catholique Perrault concilie ou tente de réconcilier l'humilité et l'ascétisme de la religion des Modernes, le christianisme, avec

## Préface

l'opulence, le luxe, la galanterie, la civilisation raffinée, mais non bégueule ni rigoriste, de l'urbanité de Cour moderne, indispensables à la gloire quasi sacrale et liturgique du roi de France. « Miracle de culture », comme on l'a dit des *Fables* de La Fontaine, les *Contes* de Perrault sont aussi un miracle de style naïf savant, le chef-d'œuvre qui résume – mieux même que les beaux *Mémoires* du même auteur – l'essentiel de ses convictions et la juste fierté d'une existence entièrement consacrée aux belles-lettres, aux beaux-arts, et à l'État royal.

Marc Fumaroli

